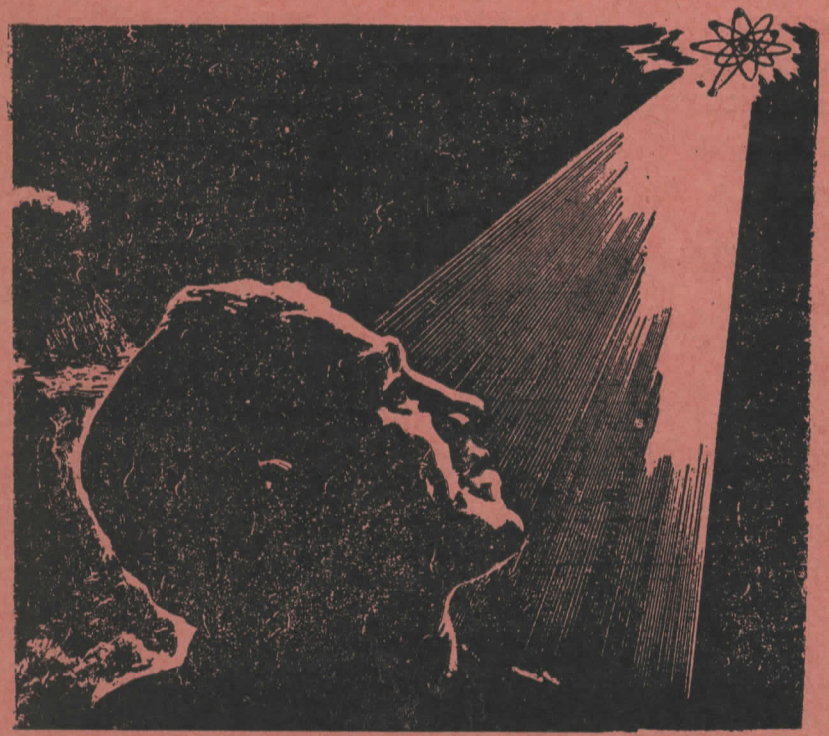
5

"Tu es Anarchiste"

par ERNESTAN



LES ÉDITIONS DU "LIBERTAIRE"
145, Quai Valmy - PARIS (10e.

Broch
C.I.R.A.
111

SERVICE DE LIBRAIRIE

BROCHURES

F. A.	**Les Anarchistes et le Problème Social**	**25 fr.**
P. BESNARD	**Le Fédéralisme Libertaire**	**20 fr.**
KROPOTKINE	**L'Anarchie, son idéal, sa philosophie**	**30 fr.**
BAKOUNINE	**L'organisation de l'Internationale**...	**10 fr.**
A.PRUDHOMMEAUX	**Catalogne Libertaire**.....	**55 fr.**
COTTEREAU	**L'Eglise a-t-elle collaboré**	**50 fr.**
Sébastien FAURE	**Les douze preuves de l'inexistence de Dieu**	**20 fr.**
Elisée RECLUS	**La peine de mort**.....	**8 fr.**
ERNESTAN	**La contre-Révolution étatiste**	**20 fr.**

LIVRES

VOLINE	**La Révolution inconnue**.....	420 fr.
Michel BAKOUNINE	**La Révolution Sociale et la dictature militaire**.....	240 fr.
Ch.-A. BONTEMPS	**Le Démocrate devant l'autorité**	135 fr.
Richard WAGNER	**La tétralogie**	295 fr.
F. PLANCHE	**Louise Michel**	180 fr.
L. LECOIN	**De prison en prison**	190 fr.
J. MARESTAN	**Education sexuelle**	280 fr.

Ces prix s'entendent franco — Adressez les commandes aux
" Editions du Libertaire "

"Tu es Anarchiste"

par ERNESTAN

LES ÉDITIONS DU "LIBERTAIRE"
145, Quai Valmy - PARIS (10e)

"TU ES ANARCHISTE"

FRANÇOIS. — Eh bien ! mon vieux Pierre, que se passe-t-il, je me trouve par hasard à la porte de cette usine, je vois tout ce monde qui semble assez agité. Il paraît qu'il y a grève. Toi qui travailles dans la maison, tu dois savoir ce qu'il en est ?

PIERRE. — Justement, on ne le sait pas très bien ; voilà deux heures qu'on attend, c'est la pleine confusion. Tout ce qu'il y a de certain, c'est que hier après-midi un des ateliers est parti en grève et ce matin on se demande si le conflit est terminé ou si, au contraire, tout le monde va débrayer. Il y a, dit-on, des pourparlers avec la direction et, d'autre part, le comité syndical est en réunion. Bref, on attend et on s'énerve. Et toi, qu'est-ce que tu deviens ?

FRANÇOIS. — Oh ! moi, je ne travaille pas, mais je ne suis pas gréviste. Je dirai même, au contraire : mon patron m'a fichu dehors à cause, qu'il m'a dit, de ma « propagande subversive parmi son personnel ». Ça fait la troisième fois en un an que je suis ainsi remercié.

PIERRE. — Voilà ce que c'est que d'être un révolté.

FRANÇOIS. — S'il est vrai que je suis un subversif et un révolté, comme tu dis, j'ai aussi besoin de manger et je t'assure que ce n'est nullement par bravade que je me fais ainsi « vider ». Malheureusement dans mon métier de chauffeur de camion, les patrons ont plus de ménagement pour leur matériel mécanique que pour leur matériel humain. Ils oublient trop souvent que le conducteur, contrairement à la machine, doit manger, se reposer et dormir régulièrement. Et moi je ne l'oublie pas et je le dis. Alors voilà, je cherche du travail. Mais ça n'a pas d'importance. Tu me disais que vous attendiez, que vous attendiez quoi ?

PIERRE. — Eh bien, je te dis, les décisions des patrons et de la direction syndicale.

FRANÇOIS. — C'est bien ça, attendre. Il est vrai que depuis qu'il existe, le prolétariat attend. Vous êtes ici tous les ouvriers de l'usine réunis, qu'est-ce que vous attendez pour décider ce que vous avez à faire, vous n'êtes pas assez grands ?

PIERRE. — Je t'en prie, ce n'est pas le moment de blaguer. Toi, on sait bien, ce n'est pas pour rien que tu es connu sous le nom de « François l'Anarchiste », mais ce n'est pas une raison pour te moquer de nous.

FRANÇOIS. — Que je sois anarchiste, c'est encore bien exact. Quant à dire que je me moque de vous, tu te trompes complètement, je suis très sérieux au contraire. Si tu connaissais réellement notre point de vue anarchiste, tu saurais que...

PIERRE. — Ecoute, mon vieux François, tu es un bon copain, mais, une fois pour toutes, fiche-moi la paix avec les questions politiques. Parle-moi d'action ouvrière, de solidarité, de tout ce que tu voudras, mais moi, la politique, ça me dégoûte, et, permets-moi de te le dire, ça m'étonne qu'un brave type comme toi s'en occupe. En politique, vois-tu, mon pauvre ami, je ne suis plus rien, tu entends, rien, et je m'en vante.

FRANÇOIS. — Mais si, tu es pourtant quelque chose. Depuis le temps que je te connais et que je t'observe, je te connais mieux que tu ne penses et mieux que toi-même. *Tu es Anarchiste.*

PIERRE. — Ah ! ça par exemple !

FRANÇOIS. — Oui, toi, tu es sincèrement et profondément anarchiste et de la meilleure manière et je te le prouverai où et quand tu voudras.

PIERRE. — Je voudrais bien t'y voir.

FRANÇOIS. — Tout de suite, si tu veux. Ecoute, il est encore tôt ; laissons les autres attendre les ordres et contre-ordres de leurs chefs patronaux et syndicaux. Viens, suis-moi de ce côté, il y a un peu de verdure et de calme, nous pourrons causer tranquillement et mettre les choses au point posément.

PIERRE. — Ça va, je te suis et je t'écoute ; mais avant tout

je voudrais dissiper peut-être un petit malentendu. J'ai été un peu vif tout à l'heure. Je sais bien que tu ne l'as pas pris de mauvaise part. Je sais bien que tu n'es pas un de ces politiciens pour lesquels j'ai une invincible méfiance, mais rien qu'à l'idée que tu voulais m'entraîner sur ce terrain, dans ces disputes de partis, j'ai réagi, et je ne m'en dédis pas.

FRANÇOIS. — A la bonne heure, vas-y, dis tout ce que tu as sur le cœur.

PIERRE. — Tu sais que je suis originaire de la campagne où j'ai grandi jusqu'à 18 ans et que ce n'est que depuis six ans que je travaille dans la région. Mais tu sais aussi que je ne me suis pas tenu à l'écart des agitations ; j'ai suivi et même passionnément les meetings, j'ai lu des journaux, assisté à des assemblées, écouté sincèrement les uns et les autres. Mais vois-tu, au fond je suis peut-être un paysan mal dégrossi mais, chez moi, c'est avant tout une question de confiance. Or, j'ai vu les chefs de tous les partis dire blanc aujourd'hui, noir demain et gris après-demain. Je les ai entendus tout promettre et ne rien tenir. Je les vois se disputer avec fracas au Parlement et devant le public et s'entendre dans les coulisses et tant d'autres saletés que tu connais comme moi. Et malgré que je ne voie pas clair dans tout ça, quelque chose me dit que tous ces chefs et leurs partis pensent surtout à leurs intérêts de tous genres et que les travailleurs sont pour eux de pauvres bougres qu'ils prétendent servir mais, en réalité, dont ils se servent... Tu permets, je n'ai pas fini. C'est pourquoi, malgré toute l'estime que j'ai pour toi, quand je t'ai entendu faire allusion à un programme ou à une organisation anarchistes, je me suis dit que si même vous êtes des types honnêtes et sincères, une fois que vous seriez devenus puissants, vous deviendriez comme les autres. Et puis à propos des anarchistes, il y a tout de même encore des tas de choses qui...

FRANÇOIS. — C'est entendu, à propos des anarchistes, il y a énormément de choses à savoir et à dire. Mais si tu permets à ton tour ; tâchons de procéder par ordre et laisse-moi répondre à tes premières inquiétudes. Quoi que tu puisses dire des anarchistes, une chose est sûre : c'est qu'il est absurde de les ranger parmi les autres partis et groupes qui sollicitent la confiance des travailleurs. Cela pour la simple raison que tous ces partis ont un seul but qui guide tous leurs actes : *la conquête du pouvoir* ou, du moins, la participation au pouvoir. Or, les anarchistes, par définition, non seulement ne veulent pas conquérir le pouvoir mais veulent le supprimer.

Il semble que c'est clair.

PIERRE. — C'est clair, sans doute, mais c'est surtout vite dit, et puis après ? Tu ne peux tout de même pas imaginer une société qui ne serait pas dirigée, où chacun ferait tout ce qui lui passe par la tête, où tout le monde et personne ne commanderait. Je comprends un peu, dans ces conditions que, pour beaucoup, anarchie signifie désordre, chaos et règne de l'absurde.

FRANÇOIS. — Mon cher Pierre, je regrette qu'un homme comme toi fasse écho à de tels propos, mais je ne t'en veux pas, je sais trop combien, à ce sujet, règne la confusion. Pouvoir, gouvernement, autorité, Etat, ordre, régime, tous ces termes sont confondus d'une manière invraisemblable. Et c'est pourquoi, avant d'aller plus loin, il faut clarifier en commençant par l'A.B.C. de la question sociale. Je rappelle donc que : 1° les hommes vivent en société ; 2° une société implique une organisation ; 3° une organisation sociale suppose une direction économique et administrative. Ceci dit, reste à savoir *qui* doit diriger et *comment* diriger. Tous les partis prétendent que cette direction doit s'établir en confiant l'autorité à une fraction ou à une combinaison de fractions, alors que nous, anarchistes, nous nous déclarons contre l'autorité et nous voulons une organisation sociale basée sur l'égalité et la liberté.

PIERRE. — Soit, mais il reste que tu reconnais toi-même que dans une société anarchiste comme dans n'importe laquelle il y aura nécessairement une direction. Ce qui veut dire qu'il y aura des gens qui devront commander et d'autres qui devront obéir, par conséquent il n'y aura pas réellement d'égalité et de liberté.

FRANÇOIS. — Je vois une fois de plus combien même les hommes affranchis de préjugés restent aveuglés par des mots et des traditions. Songe que depuis que le monde est monde il a été soumis à des régimes d'oppression et d'exploitation et que les maîtres, tous les maîtres dupent leurs victimes en faussant les vérités élémentaires et en jouant sur des mots.

PIERRE. — Pardon, si tu permets, je ne suis pas tellement dupe. Je n'ai pas attendu après toi pour savoir que depuis toujours il y a des profiteurs et des victimes. C'est du reste, encore une fois, pourquoi je me méfie de toutes ces théories sociales même aussi originales que les tiennes.

FRANÇOIS. — Je ne suis pas fâché de ton interruption parce que cela montre exactement ce que tu n'as pas saisi. Tu reconnais donc

que depuis toujours le peuple est opprimé et exploité, que toujours il y eut des maîtres et des esclaves, des pauvres et des riches. Mais pourquoi y eut-il toujours des hommes qui devinrent victimes et pourquoi surtout acceptent-ils de jouer ce rôle de dupes ?

PIERRE. — Ben, c'est à voir, sans doute parce qu'ils étaient les plus faibles ?

FRANÇOIS. — Avoue que tu dis ça pour dire quelque chose et que ça ne tient pas debout ; attendu que dans toute société les opprimés ont toujours été infiniment plus nombreux que les oppresseurs. Je vais te dire la vérité. C'est que toujours, sous mille et un prétextes, les hommes se sont laissés arracher leur liberté, toujours ils ont cru que l'autorité, que s'attribuaient leurs maîtres, était légitime et nécessaire. Tu me dis que puisqu'il faut un ordre social, tout le monde ne peut pas commander ou se livrer à toutes ses fantaisies et autres lieux communs. Sans vouloir le moins du monde comparer, tu me fais penser à ce glorieux imbécile qui me disait un jour : « Mais « alors, dans votre société anarchiste, il n'y aura donc plus de concerts, « puisque pour diriger un orchestre il faut un chef et que vous « ne voulez plus de chef. »

PIERRE. — C'est absurde.

FRANÇOIS. — Je voulais te le faire dire : c'est absurde. Et voici enfin ce que je veux te faire comprendre. L'autorité, vois-tu Pierre, ce n'est pas la baguette du chef d'orchestre, ce n'est pas la compétence d'un technicien et ses attributions par rapport à l'ouvrier, ce n'est pas l'application, dans tous les domaines de la vie économique et sociale, de l'ordre et de la méthode. L'autorité — écoute-moi bien — c'est le privilège de la richesse ou du pouvoir que des individus, des classes, des castes ou des partis ont accaparé par la ruse ou par la force. Privilèges dont ils se servent pour opprimer ou exploiter ceux qu'ils ont dépouillés de leurs biens et de leurs droits.

PIERRE. — En somme, si je comprends bien, les anarchistes voient dans l'autorité le mal par excellence.

FRANÇOIS. — Exactement ; en fait nous posons le problème sur sa base véritable. Tous les autres soi-disant réformateurs de la société ne se sont jamais attaqués qu'à des effets du mal ; nous seuls nous l'attaquons dans son principe, ou si tu préfères, dans sa racine. Car tous les abus, tous les crimes, toutes les cruelles injustices dont les peuples ont été victimes n'ont été possibles que parce

que certains hommes ont détenu l'autorité et, en premier lieu, l'autorité d'Etat.

PIERRE. — Nous y voilà. Je savais que tu en arriverais là. Un jour déjà je t'ai entendu tenir des propos sur l'Etat que je n'avais pas compris. Je crois avoir maintenant saisi ce que c'est que réellement l'autorité, mais l'Etat ? Tu dis toi-même qu'il ne peut y avoir de société sans une armature et une administration publique, etc., mais alors ?

FRANÇOIS. — Mon cher Pierre, je devrais te refaire ici toutes les remarques que je t'ai faites à propos du bourrage de crâne traditionnel en ce qui concerne l'autorité. Car si tu es d'accord pour reconnaître que ce principe autoritaire est un mal, veux-tu me dire par quels moyens pratiques les détenteurs de l'autorité parviennent à se maintenir et à tirer tout le profit de leurs privilèges.

PIERRE. — Je ne sais pas, moi ; par tout ce qui représente leur autorité en un mot.

FRANÇOIS. — Tout juste, c'est-à-dire par l'Etat, qui est l'appareil ou le système de gouvernement qui garantit les privilèges et qui parfois même les crée. L'Etat n'est pas simplement ce que tu crois, sa raison d'être n'est pas d'administrer les services publics (ce que les travailleurs peuvent parfaitement faire sans lui). L'Etat, c'est la *centralisation* des pouvoirs entre les mains d'hommes politiques. Ces hommes peuvent se dire de droite, de gauche ou du centre, ils serviront toujours, en fin de compte, les intérêts et les ambitions de ceux qui possèdent des privilèges en vertu de leurs richesses ou de leur situation sociale.

PIERRE. — Ce serait ça alors qui expliquerait toutes les pantalonades des politiciens et des partis dont je te disais tout à l'heure qu'elles me dégoûtaient tant.

FRANÇOIS. — Parfaitement.

PIERRE. — Pourtant, mon vieux François, tu auras beau dire, ces politiciens qui gèrent l'Etat, qui est-ce qui les nomme ? hein, ce sont les électeurs, il y a pourtant une certaine démocratie dans nos pays et l'immense majorité de ces électeurs ne sont tout de même pas des capitalistes, et la preuve c'est qu'ils votent à « gauche ». Alors ?...

FRANÇOIS. — Au fond, avoue que tu me dis ça sans beaucoup

de conviction pas vrai ? Tu sens fort bien quelle part de comédie il y a dans le fait qu'environ tous les quatre ans on demande aux citoyens d'accorder une sorte de plein pouvoir à un monsieur qu'ils n'ont pour la plupart jamais vu. J'en dirai donc simplement que si un de ces soit-disant « représentants du peuple » possédait la moitié des qualités qu'on lui prête, il n'aurait bientôt plus qu'une chose à faire : démissionner et reprendre la lutte parmi le peuple et pour le peuple. Comment, en effet, encore s'illusionner sur la valeur du parlementarisme dans notre société capitaliste. Comme si l'on pouvait croire que la nation est réellement dirigée par toutes les forces réelles et les groupements d'intérêt qu'elle renferme. Que parmi ces forces, les travailleurs comptent aussi ; c'est certain, malheureusement, aussi longtemps que subsistent le capitalisme ou l'Etat, c'est l'évidence que le prolétariat est le vaincu puisque le capitalisme et l'Etat n'ont comme raison d'être que d'exploiter et d'opprimer le dit prolétariat.

PIERRE. — C'est vrai que, dans le fond, je n'ai jamais marché dans le bluff électoral. Pourtant une chose me donne à réfléchir. Comment se fait-il que des socialistes de tous genres ont toujours marché dans ces combines électorales ? Passe encore pour les ténors et les chefs qui trouvent, en participant à ces comédies, de bonnes places ou de la gloriole, mais j'ai connu des militants parfaitement désintéressés et sincères qui marchaient à fond dans des campagnes électorales.

FRANÇOIS. — Ici, mon brave ami, nous touchons à une grave question et à une bien triste histoire ; à tout ce qui nous oppose fermement, nous anarchistes, à toutes les autres tendances socialistes. Au reste, ce sont des choses qui remontent loin et ni plus ni moins qu'à la formation de notre doctrine et de notre mouvement.

PIERRE. — Justement, je suis content d'y arriver. Et d'abord, pour prendre les choses par le commencement, d'où vient donc votre nom « Anarchiste » ?

FRANÇOIS. — Et bien voici brièvement l'histoire : Il faut premièrement savoir que les origines de l'anarchisme sont absolument inséparables des origines du socialisme en général. Je ne vais évidemment pas te faire toute l'histoire de ces origines. Sache seulement que jusque vers 1865 le mouvement socialiste consistait en un certain nombre de petits groupements dispersés et divisés mais qui, pour me résumer, étaient cependant tous d'accord sur la suppression de l'exploitation de l'homme par l'homme. En 1866 donc une large unité se

réalise par la formation de la Ire Internationale. Tout alla bien jusqu'au moment où l'on envisagea sérieusement les moyens de passer du régime capitaliste au régime socialiste. La majorité, fidèle aux principes et au bon sens même, affirma que les travailleurs devaient, par tous les moyens, renverser l'Etat capitaliste et le remplacer par *l'association des travailleurs*, c'est-à-dire par l'organisation de la vie économique et sociale *par* les travailleurs et *pour* les travailleurs.

Mais une fraction, dirigée par Karl Marx, déclara que si elle était parfaitement d'accord sur le but à atteindre, les travailleurs devaient cependant, en premier lieu, se constituer en partis politiques. Que ces partis avaient pour devoir de se lancer à la conquête du pouvoir politique, c'est-à-dire de l'Etat et, une fois en possession du pouvoir d'Etat, se servir de lui pour construire le socialisme.

PIERRE. — Pardon, une minute, je ne comprends plus. Puisque avant tout il faut détruire l'Etat capitaliste, une fois que cette autorité et ces privilèges sont détruits, je ne vois pas pourquoi il faut reconstruire un nouvel appareil d'Etat, un nouveau monopole d'autorité et tout ce que ça entraîne ?

FRANÇOIS. — Très juste, et c'est élémentaire, mais Marx et ses suiveurs ne l'entendaient pas ainsi. Ils se lancèrent à ce propos dans des explications tellement embrouillées que, jusqu'à ce jour, on discutent toujours pour savoir où ils prétendaient en arriver. Si ça t'intéresse je te présenterai là-dessus des tas de documents où tu chercheras à te retrouver. Il est question d'un Etat transitoire qui n'est pas un Etat tout en l'étant tout de même. D'un Etat dont « le premier acte par lequel il se manifeste est en même temps le dernier ». D'un Etat qui se détruit lui-même volontairement... tu parles... Bref, il ressort de tout ça que si Marx a été l'inventeur d'un système philosophique qui eut beaucoup de succès, il n'avait rien compris au caractère profondément libertaire du socialisme. C'est contre cette terrible déviation marxiste que se dressèrent tous les adhérents de la Ire Internationale restés fidèles aux véritables principes socialistes.

PIERRE. — Tout cela me semble assez clair mais il me semble que ce sont là des discussions plutôt théoriques qui n'intéressent que des gens tout à fait compétents. Je préférerais savoir quelle importance pratique cela peut avoir.

FRANÇOIS. — Evidemment, ce n'était à ce moment que des oppositions de tendances plutôt théoriques et cependant, mon cher ami, c'est ainsi que se produisit, dans le socialisme, une scission dont

l'importance fut incalculable. Les marxistes, grâce à des manœuvres déloyales, finirent par exclure tous les anarchistes de la Ire Internationale puis proclamèrent bientôt sa dissolution. Les marxistes allèrent d'un côté, les socialistes libertaires d'un autre et bientôt on appela ceux-ci : anarchistes, croyant ainsi les discréditer. Mais il arriva qu'ils trouvèrent que ce nom leur convenait parfaitement et ils le revendiquèrent. Je te rappelle qu' « anarchie » dérive du grec « An » qui est une négation et « Archos » qui signifie pouvoir ou autorité.

PIERRE. — Bon, mais si j'en juge par la suite des événements, avoue que la tendance marxiste et étatiste eut rudement plus de succès que la tendance anarchiste.

FRANÇOIS. — Je l'avoue sans peine et avoue de ton côté que ce n'est pas étonnant. Dès que les partis marxistes se furent reconstitués, ils se lancèrent à fond de train dans ce qu'ils appelèrent le réalisme politique puis dans la démagogie électorale et la conquête du pouvoir par tous les moyens. Il n'est pas étonnant que les masses prolétariennes inexpérimentées se soient laissées entraîner par ces prometteurs de beaux jours qui ne demandaient qu'une chose : qu'on leur fasse confiance. Malheureusement aussi, le chemin de la conquête du pouvoir est terriblement glissant. De compromissions en compromissions, ces politiciens rouges partis à la conquête du pouvoir socialiste et révolutionnaire, finirent dans des fauteuils ministériels à côté de leurs collègues bourgeois avec lesquels ils s'entendirent fort bien. Cela alla même si loin que presque tous les Etats capitalistes européens eurent à un moment donné un chef de gouvernement socialiste. Evidemment ce n'est pas ça que Karl Marx avait voulu mais c'est cependant bien ça qui devait arriver dès l'instant où ses conceptions politiciennes et étatistes avaient été admises.

PIERRE. — Et les anarchistes, pendant ce temps-là, qu'est-ce qu'ils firent ?

FRANÇOIS. — Ça, mon petit, il est bien difficile de le dire en quelques mots. N'oublie pas que l'anarchisme n'est pas du tout comme le marxisme autoritaire, un système absolu et une espèce de religion qui ne demande aux gens que de croire et d'obéir. Que d'autre part, les anarchistes ne pouvaient pas lutter contre les autres partis par les mêmes moyens. C'est-à-dire se donner des chefs, embrigader les travailleurs et les mener avec des promesses démagogiques. Partout où ils le purent, les anarchistes opposèrent à la marée social-réformiste et électoraliste ou à la dictature marxiste, leurs protes-

tations, leurs efforts éducateurs ou leur exemple agissant. N'oublie pas non plus que par leur attitude intransigeante sur les principes et par leur action, les anarchistes furent particulièrement en butte à la répression. En bien des cas, ils furent pratiquement mis hors la loi. Ah ! certes, ce n'est pas un fauteuil de ministre qui récompensait l'activité du militant anarchiste, c'était plutôt un tabouret dans un cachot. On comprend qu'il y eut moins d'amateurs, mais passons. Toujours est-il que, quels que soient les succès de leurs adversaires et quelles que soient aussi les erreurs que certains d'entre eux aient pu commettre, les anarchistes sont les seuls, tu entends bien, les seuls qui ont conservé à travers toutes les trahisons du socialisme, ses principes essentiels, sa raison d'être et ses possibilités d'avenir. Ce quelque chose que les anarchistes ont conservé dans le socialisme, c'est le sens de la liberté. Car, vois-tu, mon brave Pierre, oublie tout ce que je te dis si tu veux, mais n'oublie pas une chose : Le socialisme sans liberté c'est, primo une foutaise et secundo l'esclavage.

PIERRE. — Voilà des mots qui me font du bien à entendre. Je n'aurais pas su les dire aussi bien que toi mais, au fond, je les pense depuis longtemps. Quand j'entendais déclamer tous ces chefs et sous-chefs politiques ou même syndicaux, je me disais parfois : quand ils auront triomphé ceux-là, quand ils seront les maîtres, nous les petits, les types du rang, les « mecs-boulot » comme on dit dans ce pays, qu'est-ce que nous deviendrons ? Qu'est-ce que nous aurons à dire ? Est-ce qu'on aura pas tout simplement changé de patron ? et pour parler sans phrases, est-ce qu'on aura pas surtout le droit de turbiner dur et que fermer sa gueule ?...

FRANÇOIS. — Et remarque que ce danger que tu crains pour l'avenir est déjà là. Est-ce que déjà tu ne vois pas, en plus du patronat capitaliste privé se dresser contre les travailleurs ce nouvel exploiteur qui est précisément l'Etat arbitre ou l'Etat patron ?

PIERRE. — On n'a qu'à voir ce qui se passe avec les travailleurs des entreprises nationalisées, cheminots, postiers, etc., sans compter les interventions des pouvoirs officiels dans tout conflit social. Il faut dire aussi qu'ils prétendent intervenir au nom de l'intérêt général.

FRANÇOIS. — Toujours le même boniment, et toujours aussi le même résultat pour les travailleurs. En réalité, sous nos yeux s'opère une espèce de révolution à rebours dont le scénario est très simple ; récapitulons :

Premier temps : Le capitalisme libéral est florissant, il se développe et s'enrichit formidablement. L'Etat ne s'en mêle pas autrement que pour faire le gendarme et maintenir l'ordre.

Deuxième temps : Le capitalisme traverse des crises désastreuses, l'Etat intervient de son mieux pour soutenir le régime défaillant et amadouer les travailleurs par des promesses et des aumônes.

Troisième temps : Le capitalisme fait pratiquement faillite. En bien des cas l'Etat est obligé de se substituer à lui ou de pratiquer un dirigisme incohérent avec comme perspective de prendre totalement la succession de ce capitalisme libéral moribond.

PIERRE. — Et alors ?

FRANÇOIS. — Alors s'il ne réagit pas vigoureusement, le prolétariat sera donc refoulé et vaincu par un nouveau régime d'exploitation et d'oppression qui sera l'Etatisme. Lequel régime instaurera, je le répète, son nouveau système de castes et de classes, de riches et de pauvres, de profiteurs et de victimes.

PIERRE. — Evidemment.

FRANÇOIS. — Tu sembles vraiment être devenu compréhensif, et peut être que tu ne m'en veux plus autant d'avoir dit que tu étais anarchiste ?

PIERRE. — Ma foi non, et sincèrement, je suis tout étonné de constater que, jusqu'à présent je suis aussi anarchiste que toi. Cependant, il y a encore pas mal de choses que je voudrais éclaircir. Par exemple, ça me tient à cœur depuis longtemps et il faut que je t'en parle.

Dès que je t'ai connu je t'ai trouvé sympathique et sincère, mais vraiment,. quand tu m'as dit que tu étais anarchiste, ben j'avoue que ça m'a jeté un froid. Je me rappelle que chez nous, à la campagne, quand on parlait d'anarchistes, c'était vraiment comme si on parlait de voleurs et d'assassins. Même plus tard, quand j'avais un peu plus de jugeotte et de lecture, anarchiste évoquait naturellement en moi l'idée de bombes et de poignards. En fait, il est cependant exact que les anarchistes ont souvent pratiqué la violence d'une manière qui m'inquiète et que je ne comprends pas, surtout si je me base sur tes conceptions qui n'ont vraiment rien qui poussent à cela.

FRANÇOIS. — C'est bien vrai, l'idéal et la doctrine anarchistes n'impliquent pas du tout la pratique et encore moins l'admiration de la violence. Seulement, je te demanderai de faire ici un effort pour rejeter toutes les exagérations et cette littérature de roman feuilleton

d'inspiration réactionnaire destinée à salir les anarchistes de toutes les manières.

Il reste donc qu'il y eut, surtout vers la fin du siècle dernier, un certain nombre d'attentats commis par des anarchistes. Remarque premièrement que ceci ne leur est pas absolument particulier. Les socialistes révolutionnaires russes poussèrent dans cette voie, du temps du Tsarisme, jusqu'à en faire un système. Comment s'expliquer ces actions anarchistes ? Premièrement, ils furent presque toujours le fait d'un seul individu et, par conséquent, chaque cas est tout à fait particulier. Cependant, pour caractériser ces actes en général, on peut dire qu'ils furent le fait d'hommes qui voulurent poser un acte révolutionnaire individuel, c'est-à-dire, sans attendre l'action des masses, et cela, avec l'espoir que leur geste aurait un effet de propagande et d'exemple. Personnellement, je crois qu'en général cette conception était fausse. Je crois que des anarchistes furent poussés dans cette voie à la suite de déceptions et parce qu'il y avait entre leur idéal et la réalité sociale une discordance énorme. Ces anarchistes ne parvinrent pas à s'adapter aux nécessités d'une lutte qui réclamait de la patience, de l'organisation et de l'expérience. De là ces gestes de colère et de protestation violente et spectaculaire. Bref, ce sont là des questions de tactique, de circonstances et de personnes et non pas une question de principe. Ça veut dire que chacun de nous garde là-dessus sa pleine liberté d'appréciation.

PIERRE. — Je suis heureux qu'il en soit ainsi et je dois te dire que longtemps déjà j'avais abandonné ces préjugés ridicules qui présentent les anarchistes comme des espèces de fous furieux qui ne se plaisent que dans le désordre.

FRANÇOIS. — Et à ce propos, laisse-moi te dire qu'en tant qu'anarchiste je me flatte d'être un ardent défenseur de l'ordre mais, bien entendu, d'un ordre véritable. C'est pourquoi nous sommes si résolument contre les régimes actuels qui ne sont qu'un désordre systématique et scandaleux.

PIERRE. — Je crois te comprendre, mais explique-toi pourtant un peu mieux.

FRANÇOIS. — Voyons, ordre ne signifie tout de même pas simplement triomphe de la force. Peut-on appeler *ordre* un régime dans lequel des millions de chômeurs furent réduits à la misère parce qu'il y avait prétendument surabondance? ou un régime comme l'Hitlérisme qui avait entrepris de faire passer tous ceux qui le gênaient aux

fours crématoires ? ou le régime du Capitalisme d'Etat totalitaire qui règne en Russie ?

L'ordre véritable, celui que veulent les anarchistes, ne peut résider que dans un régime basé sur la solidarité et sur l'harmonie des tendances et des aspirations humaines.

PIERRE. — C'est entendu et nous en reparlerons dans un instant, mais je saisi l'occasion pour ouvrir ici une parenthèse à propos de la Russie que tu viens de citer incidemment. Note que pas plus que toi je n'admire le régime russe et pourtant ça me semble un grave problème que je voudrais une bonne fois mettre au point, en un mot : que faut-il penser de cette situation, quelles sont ses causes, ses possibilités, etc. ?

FRANÇOIS. — Mon cher ami, tu soulèves là un problème sur lequel j'aurais à te parler durant des heures si je voulais. Toutefois, l'histoire de la tragédie bolchéviste est déjà assez ancienne pour que l'on puisse en avoir une vue d'ensemble.

En 1917 il y eut donc en Russie une révolte des soldats, des ouvriers et des paysans qui en avaient assez de la guerre et qui en avaient également assez du régime Tsariste totalement incapable et corrompu. D'autre part existait en Russie des partis et des groupes socialistes et révolutionnaires de différentes tendances et aussi un petit parti qui s'appelait « bolchéviste » et qui était marxiste et étatiste, c'est-à-dire autoritaire. Grâce aux circonstances et sans hésiter sur le choix des moyens, il parvint à s'emparer du pouvoir. Une fois installé il élimina successivement par la force tous ses adversaires et même, par la suite, un bon nombre de « vieux bolchéviks ». Si bien que pour finir ce fut la dictature absolue de Staline et de ses créatures.

Dès lors le système devait aller jusqu'au bout de ses terribles conclusions ; il tourna le dos au socialisme internationaliste et devint, tout simplement, à l'intérieur comme à l'extérieur, un nouvel impérialisme. C'est ainsi que les travailleurs russes sont devenus de la chair à travail et de la chair à canon au service de l'Etat. C'est ainsi que, dans l'esprit des dirigeants russes, le prolétariat international est une masse de manœuvres au service de la politique étrangère russe. Quant aux partis communistes étrangers, ce ne sont rien d'autre que des comités d'agitateurs politiques totalement asservis à Staline. Ils opèrent avec plus ou moins de succès suivant la naïveté des prolétariats auxquels ils s'adressent. On peut donc dire enfin que le rôle des partis communistes est, en fait, de paralyser et de saboter le véritable mouvement prolétarien international.

PIERRE. — Ce que tu viens de me dire éclaire évidemment pour moi beaucoup de choses mais ce que j'aurais voulu, c'est que tu m'exposes plus largement ce que vous opposez *pratiquement* à ces régimes d'Etat et de dictature.

FRANÇOIS. — Nous allons y arriver.

PIERRE. — Tant mieux, car j'allais précisément te dire que, si tout ce que tu m'as dit de votre idéal et de vos principes me paraît juste, ce qui m'intéresse surtout, c'est de savoir si vos théories sont réalisables, si tous ces grands et beaux principes peuvent réellement être mis en application. Et je dois te dire tout de suite, mon cher ami, que la majorité des hommes me semble fort peu capable de se conduire en régime de liberté.

FRANÇOIS. — Cette remarque ne me surprend pas du tout et elle me fait même plaisir. Elle me prouve que tu as parfaitement compris la beauté et la vérité de nos idées. Et c'est précisément pour cela que tu es effrayé de la réalité présente. Transformer notre société en société libertaire te paraît vraiment une tâche surhumaine. A tes inquiétudes, je réponds donc premièrement : Que ce n'est pas ici une question de sentiments mais de nécessité pratique. Deuxièmement, que nous ne prétendons pas réaliser du jour au lendemain une société parfaite, que je serais du reste bien en peine de te décrire — Ce qui importe : c'est de balayer les régimes actuels et de jeter les bases d'une organisation sociale anarchiste et qui continuera à progresser dans ce sens.

PIERRE. — Mais l'idéal anarchiste est pourtant en contradiction absolue avec tous les autres systèmes, qui sont autoritaires. Il ne faudrait tout de même pas, à votre tour, tomber dans une espèce de réformisme anarchiste qui accepterait toutes sortes de compromissions, comme font tous ces faux socialistes que nous dénonçons.

FRANÇOIS. — Ah ! elle est bien bonne cele-là. Te voilà bientôt plus anarchiste que moi. Mais, rassure-toi, ce que je t'en dis est pour bien te montrer que nous ne sommes aucunement des rêveurs qui vivons dans les nuages et, au contraire, que nous envisageons très froidement le problème des réalisations.

Pour être clair et bref, sache donc qu'un régime socialiste libertaire ça signifie principalement trois choses :

Primo : la reconnaissance des droits de l'individu ;

Secundo : la démocratie prolétarienne intégrale et directe ;

Tertio : la pratique du fédéralisme.

PIERRE. — Je crois comprendre que ces trois choses sont du même ordre et se complètent, mais à commencer par la première, ces droits de l'individu dont tu parles, n'y a-t-il pas la « déclaration des droits de l'homme et du citoyen » de 1789 ?

FRANÇOIS. — Ma foi, il y a de fort bonnes choses dans cette fameuse déclaration. Malheureusement le grand reproche qu'on doive lui faire, c'est que l'égalité qu'elle proclamait était une égalité devant la loi et que cette loi reconnaissait le droit d'accaparer les richesses sociales et de s'en servir pour exploiter les pauvres. Tu saisis tout de suite ce qu'il y avait de faux et d'hypocrite à proclamer que, par exemple, l'ouvrier sans travail était l'égal du gros propriétaire ou du banquier.

Non, ce que nous reconnaissons ce sont les droits de l'homme en tant que travailleur et en tant que personne humaine, c'est-à-dire le droit au produit intégral de son travail (sous déduction des frais d'œuvres sociales) et le droit de disposer de sa personne. Ce qui veut dire qu'aucune autorité, — quel que soit l'intérêt prétendument supérieur dont elle se réclamerait — ne peut disposer de la liberté ou de la vie d'un individu. La seule limite à la liberté d'un homme restant fixée par la liberté des autres.

PIERRE. — C'est évidemment cela qu'il s'agissait de dire premièrement, c'est cependant encore de principes que tu parles et je voudrais qu'enfin tu en viennes aux moyens d'organisation pratiques.

FRANÇOIS. — Bien sûr ce sont encore des principes mais reconnais qu'il était nécessaire de bien les préciser et, du reste, ce n'est pas simplement de la théorie, comme tu sembles le dire dans ton impatience. Ce sont des règles de droit social positif qui placent l'individu à la base de la société et qui affirment que la société est faite pour l'individu et non pas que l'individu est fait pour la société. Comprends-tu assez combien cette conception est radicalement opposée à tous les régimes dans lesquels l'individu est toujours appelé à être sacrifié au nom de l'Etat, de la Patrie, de la Race, de la Nation, de la classe et d'un tas de choses réelles ou illusoires. Et sois tranquille que si l'on ne se décide pas à proclamer ce nouveau droit humain et social, ce ne sont jamais les prétextes qui manqueront pour exiger du bon populo qu'il se sacrifie. Si on ne trouvait rien dans le présent, on pourra toujours invoquer le bonheur des générations futures.

PIERRE. — Ça me rappelle le temps où j'allais au catéchisme, quand le curé nous parlait des délices de la vie future et nous apprenait que la justice n'était pas de ce monde.

FRANÇOIS. — Et tu auras sans doute constaté par la suite qu'avec quelques variantes, c'est à peu près ce que racontent les prêtres laïques de tous les Etats et de tous les partis.
Mais revenons-en à ce qui nous occupe.

PIERRE. — Oui ; à cette seconde condition d'un régime anarchiste.

FRANÇOIS. — En fait, c'est une méthode, et ici il faut bien que j'insiste sur des mots. Je dis bien, démocratie prolétarienne *intégrale* et *directe* parce qu'il n'y a pas de terme plus faussé et plus exploité que : démocratie.

Ça vient de « démos » qui veut dire : peuple et ça signifie donc : pouvoir du peuple. En réalité, la démocratie n'a jamais été cela et n'a jamais été que le pouvoir d'une fraction qui exerçait son pouvoir sur le peuple. Dans la meilleure des démocraties il n'y eut jamais qu'un jeu électoral plus ou moins compliqué, dont nous avons déjà parlé, et qui, je le répète, ne cherchait qu'à donner au peuple l'illusion qu'il était le maître.

Ici, encore une fois, les libertaires ne font que reprendre et réaffirmer fermement ce qui était expressément inclus dans les principes socialistes. Nous voulons le gouvernement du peuple *pour* le peuple et *par* le peuple. La libération des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes et l'essentiel c'est qu'ils restent libres. Car dès l'instant où la direction et le contrôle de la vie économique et sociale échappent aux travailleurs, il ne peut plus y avoir de socialisme digne de ce nom.

PIERRE. — C'est donc, à ce que je vois, une réorganisation de fond en comble de la société que cela exige. Ça ne m'effraie pas, mais ce qui m'inquiète davantage c'est que, si ce sont les travailleurs qui doivent tout diriger, il faut qu'ils aient les compétences nécessaires. Or ça, mon pauvre ami, je suis un peu sceptique là-dessus. Ça ne veut évidemment pas dire que je rejette tes projets, mais ça n'ira pas tout seul.

FRANÇOIS. — Que je te dise tout de suite, si même ta remarque est fondée, que je n'ai jamais prétendu qu'édifier une société socialiste libertaire, « ça ira tout seul » comme tu dis. Rien ne va tout

seul, pas plus les régimes que nous subissons; avec la différence que ceux-ci nous conduiront fatalement vers les pires catastrophes. Que si les travailleurs sont absolument incapables de faire le moindre effort...

PIERRE. — Pardon, ce n'est pas du tout cela que j'ai voulu dire. Je soulevais simplement le problème de la capacité de gestion et de direction des travailleurs.

FRANÇOIS. — Nous y venons. Que je te dise donc encore que la démocratie que nous défendons ne signifie pas que nous voulons qu'un manœuvre d'usine joue le rôle d'ingénieur ou qu'un demi-illettré devienne directeur comptable. C'est plutôt dans les régimes capitalistes ou dans les dictatures qu'il en serait ainsi. C'est là qu'on voit un démagogue ignorant mais phraseur devenir aussi bien ministre des chemins de fer que des beaux-arts. Notre démocratie, au contraire, n'accorde de responsabilité à un homme que dans la mesure de ses compétences.

PIERRE. — Précisément, et alors : un ouvrier ?

FRANÇOIS. — Je dis que l'ouvrier le plus ignorant connaît tout de même une chose : le travail qu'il fait ; et je dis que dans tout ce qui touche son travail il doit avoir quelque chose à dire. Mais je prends un exemple plus général. Qui dirige actuellement une grande entreprise capitaliste industrielle ?

PIERRE. — Eh ! bien, les techniciens, les ingénieurs.

FRANÇOIS. — Et au-dessus d'eux ?

PIERRE. — Le directeur sans doute.

FRANÇOIS. — Et au-dessus de lui ?

PIERRE. — Je ne sais pas moi, ça dépend.

FRANÇOIS. — Ça dépend peut-être pour les détails, mais en définitive c'est très clair. Au-dessus des ouvriers, des techniciens et des directeurs se trouve un conseil d'administration, une banque, un trust ou un organisme suprême qui dispose du capital de l'entreprise. Or, la plupart de ces maîtres réels de l'entreprise ne participent aucunement à son travail véritable et il arrive que certains n'y ont jamais mis les pieds. Est-il donc absurde d'imaginer que ces organismes de haute direction pourraient être avantageusement composés de délégués

et de techniciens désignés par les travailleurs de la dite entreprise ?

PIERRE. — Assurément non.

FRANÇOIS. — Et serait-il plus absurde que, par une organisation que je ne puis exposer ici en détail, ces différents conseils d'entreprise soient reliés de manière à assurer la coordination de l'ensemble de la production, d'un secteur industriel puis de tous les secteurs ?

PIERRE. — Evidemment je ne vois là aucune impossibilité et, à ce propos, il me semble que les syndicats sont particulièrement désignés. Une organisation économique socialiste et libertaire me paraît donc parfaitement réalisable. Mais l'économie n'est pas tout, il y a toute la vie sociale, tous les domaines de l'activité humaine, les intérêts généraux de la collectivité, etc.

FRANÇOIS. — Arrête-toi, je t'en prie, dans deux minutes tu vas me demander un plan complet, précis et détaillé de la société future. Je ne te suivrai pas dans cette voie. Je t'ai exposé nos principes généraux. Pour les appliquer nous devons commencer par renverser l'autorité économique que représente le capitalisme et l'autorité politique que représente l'Etat. Nous devons ensuite organiser la société de telle manière que l'autorité ne ressuscite pas sous de nouvelles formes. Pour cela nous voulons que tous les organes de gestion économique et sociale soient l'émanation directe des travailleurs et restent sous leur contrôle permanent. Je suppose que c'est clair. Quant à prévoir et à décrire par avance le fonctionnement détaillé de cette société, je m'y refuse. Ce n'est ni toi ni moi qui déciderons de ces détails, ce sont les travailleurs qui seront devant les faits et qui possèderont leur propre expérience.

PIERRE. — Tu as raison, mais que veux-tu, c'est humain, on aime toujours imaginer l'avenir, surtout lorsqu'il apparaît plein de promesses. Avec tout ça je t'empêche de me parler du troisième principe d'organisation : le fédéralisme.

FRANÇOIS. — En réalité, ce troisième principe d'organisation anarchiste découle naturellement de l'ensemble de nos conceptions. Il consiste simplement à agir dans un sens opposé à l'Etatisme attendu que, par définition, l'Etatisme est centraliste.

PIERRE. — Je veux bien qu'on soit contre le centralisme, mais

il restera toujours nécessaire de coordonner la production, l'administration et tout...

FRANÇOIS. — Sans t'en rendre compte, tu viens de dire le mot juste. Car si je déteste de jouer sur les mots, il importe cependant de bien s'entendre sur leur sens. Tu as bien dit : *coordonner* et c'est le terme qui convient le mieux pour définir le fédéralisme. En effet, alors que dans un régime d'autorité et d'exploitation tout le pouvoir vient d'en haut, c'est-à-dire d'un centre qui commande toute la vie de la société ; dans un régime fédéraliste, la vie sociale n'est autre chose que la coordination de toutes les activités des groupes économiques, administratifs, culturels et autres. Autrement dit, tandis qu'un régime autoritaire est basé sur des rapports de maîtres et de serviteurs, un régime libertaire fédéraliste est basé sur une association dont tous les membres possèdent les mêmes droits. Et remarque bien que cette conception de la société, la coordination, est la seule qui soit parfaitement en accord avec la réalité humaine, sociale et je dirai même scientifique.

PIERRE. — Oh ! tu sais, ne te lance pas pour moi dans des explications scientifiques, tu risques fort que je n'y « pige » pas grand chose.

FRANÇOIS. — Ecoute-moi cependant, veux-tu, même si à première vue ça te paraît un peu hors du sujet. Je dirai donc que l'organisation fédéraliste, libertaire est naturelle et tu vas me le prouver en répondant à mes questions. Voici la première. Quel est l'organe central qui ordonne et qui commande la vie de ton corps ?

PIERRE. — Je ne sais pas moi au juste... il y en a plusieurs.

FRANÇOIS. — C'est bien ça, il y en a plusieurs, c'est-à-dire qu'il n'y en a aucun. Non, il n'y a aucun organe de ton corps qui commande sa vie ; pas plus le cerveau que le cœur ou les poumons, car tous sont également importants et indispensables à ton existence. En d'autres termes, ta vie est la coordination de tes organes appelés proprement vitaux.

Maintenant une seconde question : Où et en quoi réside le pouvoir qui règle le mouvement des astres ?

PIERRE. — Comment veux-tu que je le dise, mon pauvre vieux, je ne suis pourtant pas astronome.

FRANÇOIS. — Je ne suis pas plus astronome que toi, mais sois

certain que si ça se savait, nous le saurions aussi. La réponse est la même, il n'y en a pas. Il n'y a pas plus d'autorité dans l'espace céleste que dans ton corps. Les astres, les soleils, les planètes — y compris celle sur laquelle nous vivons — se meuvent selon des forces coordonnées sans que l'un ou l'autre de ces milliards d'astres ait le pouvoir exclusif de commander la vie ou le mouvement des autres.

Si tu veux bien réfléchir un instant à tout cela, tu y trouveras sûrement une signification profonde. En tous cas, ça te permettra de clouer le bec aux prétentieux imbéciles qui viendront te dire qu'il ne peut y avoir d'ordre sans autorité. Il suffira de leur répondre : Regardez l'homme, la nature et l'univers. Cela apprendra aussi aux marxistes pseudo-scientifiques que l'anarchisme est infiniment plus scientifique que leur galimatias. Nous en reparlerons, du reste, un autre jour.

PIERRE. — Tout ça me paraît, en effet, fort intéressant, mais je me rends compte que ce n'est pas en un jour que je pourrai y voir tout à fait clair et j'ai encore pas mal de questions à te poser.

FRANÇOIS. — Je l'espère bien, et j'espère aussi que ça ne t'effraie pas. Si tu avais cru qu'en une heure tu allais apprendre tout ce qui tu devrais connaître, si tu avais cru que j'allais te donner en un tournemain la réponse définitive et absolue aux problèmes que pose la société humaine, tu aurais perdu ton temps avec moi. Si je te parle ainsi, c'est que j'ai distingué en toi un homme et non pas un « gogo ». Pour les gogos il y a les affiches électorales. « Pour une France prospère, libre et heureuse », votez pour la liste untel. On promet aux paysans qu'ils vendront leur blé cher, aux ouvriers qu'ils auront le pain bon marché et aux boulangers qu'ils gagneront bien leur vie. Nous autres anarchistes, nous n'avons rien à promettre. Nous ne pouvons que dire aux travailleurs que le seul moyen d'avoir leurs affaires bien faites, c'est de les faire eux-mêmes. Que bien entendu cela réclame un effort de leur part et dans tous les domaines. Mais je m'arrête ; je ne ferais que me répéter ; voyons plutôt tes questions.

PIERRE. — J'en reviens à l'essentiel, au problème de la liberté. Je comprends bien, dans l'ensemble, sur quelles bases vous voulez bâtir la société, je comprends que ce sont des principes et une méthode justes et pratiques, que c'est tout le contraire du désordre.

FRANÇOIS. — Ce qui, entre parenthèse, montre à quel point on dit une bêtise quand on appelle « anarchie capitaliste » le chaos

actuel. Comme si le capitalisme manquait d'autorité alors qu'il en est une des formes les plus terribles.

PIERRE. — Je disais donc que si je crois en toute la valeur du socialisme libertaire, c'est-à-dire en l'anarchisme social, je reste cependant inquiet. Je me demande si une telle société pourra se maintenir, si en son sein ne se manifesteront pas des forces qui reconstitueront l'autorité, l'Etat, l'exploitation et l'oppression. Autrement dit, la société libertaire pourra-t-elle se défendre contre ses ennemis ?

FRANÇOIS. — Mon cher Pierre, si je suis heureux de t'entendre dire que tu es anarchiste, ce que du reste je savais, je dois te dire qu'ici tu viens de parler un peu trop vite. Tu oublies que l'avènement d'un régime libertaire est une rupture totale avec le passé. Que jamais il n'y eut un peuple organisé en société sans autorité. En admettant pourtant que dans cette société se manifesteraient des tentatives de restaurer l'oppression et l'exploitation, ces tentatives se heurteraient tout de même à l'opposition de ceux que l'on voudrait exploiter et opprimer.

PIERRE. — Nécessairement.

FRANÇOIS. — Et sur quoi s'appuyeraient ces candidats autoritaires, sur quelle force ? de quels moyens de pression disposeraient-ils ? de quelles sanctions ? de quelles richesses ?

PIERRE. — Je ne vois pas en effet.

FRANÇOIS. — C'est pourquoi j'avais raison de dire tout à l'heure que l'anarchisme en extirpant le principe autoritaire de la société supprime non pas un effet du mal mais sa cause.

PIERRE. — Excuse-moi donc si je t'ai ainsi forcé à répéter ce que j'ai maintenant parfaitement compris. Je crois au surplus qu'il serait temps d'en terminer pour aujourd'hui. Cette conversation a été pour moi une véritable révélation. Si j'avais souvent entrevu tout cela, je n'aurais jamais su le préciser sans ton aide.

Il est cependant temps de conclure. Reste à savoir ce qu'il me reste à faire. Sans doute, mon devoir serait de participer à votre lutte pour le triomphe de votre idéal. Et cependant, je me demande si des hommes comme moi sont qualifiés pour ça.

FRANÇOIS. — Et pourquoi pas ?

PIERRE. — Mais tu me connais, je ne suis pas orateur, je ne suis pas écrivain, je n'ai pas d'expérience, je n'ai rien me semble-t-il pour être un militant.

FRANÇOIS. — Voilà bien le pire. Pour un peu tu allais me sortir cette phrase qui chaque fois me fait bondir : « Je ne suis qu'un ouvrier. »

PIERRE. — Je n'ai pas dit ça.

FRANÇOIS. — Soit, mais n'es-tu pas *un homme* ? avec un cœur, un cerveau et des bras, comme les autres. Quand donc toi et tes semblables briserez-vous avec votre esprit de soumission, avec votre mentalité d'esclave pour affirmer votre dignité humaine ?

PIERRE. — Ne te fâche pas, tu m'as mal compris, je voulais simplement te demander conseil, savoir si un homme comme moi serait à sa place dans vos groupes, et s'il pourrait y faire de la bonne besogne.

FRANÇOIS. — En as-tu jamais douté ? Dès que je t'ai connu, j'ai su que ta place était parmi nous. Quelle idée te fais-tu donc de nos organisations ? Pourraient-elles être autre chose que des organisations libres, d'hommes libres? Ne me suis-je d'autre part pas assez expliqué pour que tu saches que cette liberté ne signifie pas que n'importe qui vienne faire chez nous n'importe quoi ? Nous sommes d'accord sur des principes que tu connais et un but, que tu connais aussi. Pour le reste notre action résulte de notre entente librement et fraternellement conclue. Voilà, mon cher ami, tout ce que je te propose. Sois des nôtres, tu trouveras parmi nous, dans l'effort commun, ni profit ni gloire, mais la joie profonde d'œuvrer dans la seule voie de salut qui reste au prolétariat et à l'humanité.

PIERRE. — C'est entendu, où et quand puis-je te revoir, toi et tes amis ?

Vient de paraître

Jeanne HUMBERT

SEBASTIEN FAURE

aux " Editions du Libertaire "

Prix de vente : 180 frs — Franco : 250 frs

N'oubliez pas !

ÉTUDES ANARCHISTES

COMPLÉMENT INDISPENSABLE DU " LIBERTAIRE "

Le numéro : 40 francs

Abonnement 5 numéros 175 frs - 10 numéros 350 frs

C.C.P. 4785-45 Paris - Fontenis, 7, Rue Fessart, Paris-19e

L'Indispensable Révolution

par Gaston LEVAL

Un livre qu'il est nécessaire de lire, si l'on veut comprendre ce que les anarchistes entendent faire en période révolutionnaire.

L'auteur y examine minutieusement l'état de l'agriculture et de l'industrie, les chiffres et les modes de production et de propriété dans les divers pays. Ses conclusions sont sans ambiguïté : il faut socialiser, il faut sortir du morcellement et de la routine.

Mais comment ? Et c'est l'occasion d'opposer la solution libertaire aussi bien au système décadent du capitalisme qu'aux étatismes forcenés comme le bolchevisme. Et Leval cite, à l'appui de sa thèse, l'exemple magnifique de l'Espagne de 36 qu'il a bien connue.

Mais la société communiste libertaire ne peut surgir par miracle de nos rêves. Elle doit être créée, compte tenu des organismes nombreux qui *dans la société actuelle*, préfigurent, très imparfaitement, les organes de la société fédéraliste de demain. D'où une étude des municipalités et surtout des syndicats et des coopératives, avec les critiques serrées que comportent leurs formes actuelles.

Une phrase résumera l'esprit de « L'Indispensable Révolution » :

« Or, prenez toutes ces sociétés, ajoutez les coopératives et les syndicats qui sont aussi essentiellement libertaires, à moins que la violation de leurs principes introduise l'autoritarisme des aventuriers ou des politiciens, faites-les embrasser l'ensemble des activités sociales qu'elles embrassent partiellement et vous aurez pratiquement une application de l'idéal que vous affirmez impossible ».

L'Indispensable Révolution, c'est donc la volonté créatrice des libertaires, opposée à la déliquescence présente ou aux menaces totalitaires.

Prix de vente : 100 francs — franco : 130 francs
" Editions du Libertaire "
Robert Joulin, 145, Quai de Valmy - Paris (X^e^)
Compte Chèques Postaux Paris 5561 76